

*L'Africaine* fut représentée pour la première fois en 1865, environ un an après la mort de Meyerbeer. Dire que l'exécution, à laquelle nous assistâmes à cette époque, réalisait la perfection serait beaucoup. Il n'en est pas moins vrai que ce premier ensemble fut le meilleur qu'il nous ait été donné d'entendre. Meyerbeer, sans doute, n'était plus là pour présenter son œuvre au public ; mais il avait tout prévu, pourvu à tout avec le zèle d'un fondateur de dynastie qui ne veut pas quitter le trône sans avoir assuré la transmission directe. Tous les sujets d'une troupe admirablement ordonnée figuraient à leur poste : M<sup>me</sup> Sasse [Sax], M<sup>lle</sup> Battu, M. Obin, M. Faure, alors en plein maturité, en plein éclat de l'âge et du talent, M. Naudin, comédien ridicule et très capricieux chanteur, mais dont la voix avait par rencontres des suavités exquis. C'était uniquement pour son duo du quatrième acte que Meyerbeer en délicat l'avait choisi, et certes la valeur du morceau justifiait une telle préoccupation. Cette scène entre Vasco et Sélika, si elle n'égale le duo de Valentine et de Raoul, y touche de bien près. Le duo des *Huguenots* est plus dramatique ; l'ivresse des sens et les épouvantes de la mort y forment un conflit sublime ; dans le duo de Vasco et de Sélika, c'est l'amour, l'amour seul qui s'exhale et se répand, doux, tendre, passionné, voluptueux jusqu'à l'extase ! Le premier de ces deux splendides morceaux me représente un acte de tragédie, l'autre un chant de poème érotique, le quatrième livre d'une *Énéide* romantique. Cette note de vibrante et délirante volupté, nul avant Meyerbeer ne l'avait touchée ; c'est bien là sa découverte, son nouveau monde à lui. Et quel délicieux complément du tableau, quand le chœur des jeunes Indiennes survenant enveloppe le couple heureux de son mélodieux susurrement, plus léger que la gaze de ses voiles !

A propos d'analogies, on en trouverait bon nombre encore dans cette partition. J'ai dit les rapports entre les deux duos des *Huguenots* et de *L'Africaine* ; veut-on d'autres affinités, songeons au quatrième acte du *Prophète* et comparons la scène de la cathédrale à la grande scène des brahmines ; dans la disposition des masses chorales, comme dans la situation, identité partout. D'un côté, ce Jean de Leyde, sous les poignards des trois anabaptistes, suppliant sa mère du regard, — de l'autre, cette reine dont la vie est entre les mains de Nélusko, qui, pareil à Fidès, se sacrifie pour obéir à l'imploration muette qu'on lui fait en présence de tout un peuple menaçant. Rien ne fait juger un ouvrage comme ces reprises, si rapprochées d'ailleurs qu'elles soient. Vous croyez venir pour le chanteur, et c'est la musique qui vous ressaisit. Dès qu'une partition se // 981 // comporte de la sorte, vous y pouvez voir une œuvre de maître et vous dire : cela tient. Jadis mon premier mouvement vis-à-vis de *L'Africaine* fut un élan d'admiration, et je n'hésitai pas à l'exprimer dans la *Revue*. De ce que j'écrivais alors, je ne rabattrais pas un mot ; au contraire, les *Huguenots* restant hors de cause, je balançais autrefois entre *L'Africaine* et le *Prophète*. Il me semble aujourd'hui que c'est décidément *L'Africaine* qui l'emporte. Je trouve ici plus d'unité dans le style, un art plus simple, jamais pesant, et qui, toutes les dix mesures, ne déménage pas pour passer d'une manière dans une autre. Les motifs n'ont rien d'embryonnaire, et concentrent vigoureusement leur action sur le drame au lieu de se fractionner en arabesques et curiosités. Quelle large et puissante page que ce septuor *a Capella* du second acte, et ce chœur des prêtres : Brahma, Vichnou, Schiva ! Connaît-on quelque chose de plus tragique et de plus inspiré que cette phrase qui passe en vous éblouissant de sa grandeur ! Oh ! ces chefs-d'œuvre, quand une fois ils vous tiennent, ils ne vous lâchent plus, et c'est à peine si vous prenez souci de l'interprétation : l'idéal n'étant point de ce monde, vous tâchez de vous contenter de ce qu'on vous donne, et pourvu que ce soit convenable ou à peu près, vous n'en demandez pas davantage.

*L'Africaine* n'a donc que huit années d'existence au théâtre, et nous avons vu déjà se succéder bien des Sélikas. Après Marie Sasse, M<sup>lle</sup> Battu, puis M<sup>lle</sup> Hisson, sans

compter toutes celles que les capitales étrangères ont proclamées, et dont la Lucca fut la plus illustre. Aujourd'hui le rôle échoit à M<sup>lle</sup> Mauduit, et personne assurément ne s'en plaindra. Ce que nous écrivions naguère sur M. Achard peut également s'appliquer à la jeune cantatrice, elle est de ces artistes qui savent se tirer de toutes les épreuves. Si j'excepte Marie Sasse, qui fut à l'Opéra, pendant plus de cent cinquante représentations, l'incarnation du personnage, je ne vois pas quel souvenir M<sup>lle</sup> Mauduit aurait à redouter. Sa voix timbrée et métallique porte ferme et juste ; à quel moment que vous l'interrogiez, elle est toujours présente, rare avantage dans un rôle qui presque jamais ne chante à découvert. Au quatrième acte, elle attaque l'impétueuse phrase de son duo avec une bravoure à se rompre le cou, et la fortune, toujours favorable aux grandes audaces, a semblé jusqu'ici lui sourire. Je n'ai qu'à féliciter M. Lasalle pour la façon très dramatique dont il compose et rend la partie de Nélusko ; sa voix, si belle dans le haut, y réussit à déployer ses avantages ; le malheur est que son intonation laisse trop souvent à désirer plus de justesse, et s'il veut des exemples, je lui citerai l'invocation à Brahma au second acte, et au troisième le commandement de la manœuvre. M<sup>lle</sup> Devriès représente Inès avec distinction dans le septuor, sa voix élégante et pure se dégage et plane délicieusement au-dessus de l'ensemble. Quel dommage que, sur tant de charmantes qualités, l'amour de l'art n'ait point soufflé // 982 // sa flamme ! Il est vrai qu'à cela M<sup>lle</sup> Devriès pourrait répondre qu'elle n'a que faire du compliment, surtout à cette heure où son vœu le plus cher paraît être de quitter le théâtre.

On juge les arbres par leurs fruits, et probablement aussi les concours par leurs résultats. Or cette année, les bulletins du Conservatoire sont des moins consolans : pas de première médaille de solfège pour les hommes, pas de premier prix d'harmonie, pas de premier prix de fugue, pas de prix d'orgue. Ceci pour les concours à huis-clos ; dans les concours publics, pas de premiers prix de chant pour les hommes, pas de prix d'opéra, pas de prix de tragédie, pas de premier prix de flûte, de basson, de cor, de trompette, pas de premier prix de piano pour les hommes ! Entrer à fond dans la discussion aujourd'hui, cela nous mènerait trop loin ; le temps et l'espace nous manquent pour nous bien rendre compte et des côtés critiques du système et de l'affligeant médiocrité des hommes. Nous reviendrons à loisir sur ce sujet ; en attendant, ce qu'il faut constater, c'est que le niveau s'est encore abaissé au-dessous de ce qu'il était du temps d'Auber. Je plains sincèrement les directeurs de nos grandes scènes lyriques, trop chichement subventionnés désormais (du moins à ce qu'ils racontent) pour maintenir le régime des *étoiles*, et qui se voient réduits à fonder tout leur avenir sur les produits d'une institution nationale qui au demeurant ne produit plus rien. Pas un ténor d'opéra, pas une cantatrice ; en revanche, beaucoup de *chanteuses légères*, des petites voix de quantité. Il semble qu'on ne travaille que pour l'opérette, et qu'il n'y en ait que pour les *filles de madame Angot* ! N'importe, M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts se réjouit, et son contentement frise l'enthousiasme. Tout le monde a fait son devoir : directeur, professeur, élèves couronnés ou non, tous ont bien mérité de la patrie ; c'est si beau, ce qui se passe cette année à notre Conservatoire de la rue Bergère, que M. Batbie voudrait pouvoir aller le dire à l'exposition de Vienne ! Rhétorique officielle, que nous veux-tu, et qu'est-ce donc que la vérité des choses, si les plus désolans *fiascos* doivent maintenant compter pour des triomphes ? Au fond, ce que cela prouve, c'est qu'on se moque du public aussi bien que des jeunes élèves, et de pareilles harangues pourraient à merveille se résumer par ce vers légendaire du *Roi s'amuse*, dernier terme de la pensée intime du ministre actuel des beaux-arts :

Je m'en soucie autant qu'un poisson d'un pomme.

Journal Title : REVUE DES DEUX MONDES

Journal Subtitle : None

Day of Week : Sunday

Calendar Date : 15 AOUT 1873

Printed Date Correct : Yes

Volume Number : TOME CVI – CENT-SIXIÈME VOLUME

Year : XLIII<sup>e</sup> ANNÉE

Series : SECONDE PÉRIODE

Issue : Livraison du 15 Août 1873 (JUILLET-AOUT 1873)

Pagination : 980 à 982

Title of Article : REVUE MUSICALE

Subtitle of Article : REPRISE DE *l'Africaine*.

Signature : None

Pseudonym : None

Author : Ange-Henri Blaze

Layout: Main Text

Cross-reference: None